



HAL
open science

Conclusion - Le lieu, spectacle vivant et scène de mobilités

Christophe Imbert

► **To cite this version:**

Christophe Imbert. Conclusion - Le lieu, spectacle vivant et scène de mobilités. Les lieux de mobilité en question. Acteurs, enjeux, formes, situations, 2018. halshs-02379086

HAL Id: halshs-02379086

<https://shs.hal.science/halshs-02379086>

Submitted on 25 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le lieu, spectacle vivant et scène de mobilités

Christophe Imbert

Un lieu n'est rien sans mouvement. Tout mouvement n'a de sens que mis en récit. Tout récit est nécessairement situé dans des lieux et par les lieux qui le scandent. A la rigueur, c'est la condition même de tout lieu de ne pouvoir être saisi que par la mobilité, c'est toute l'originalité de l'ouvrage que de le montrer par différentes approches, disciplines et terrains. Un lieu n'est pas un tableau, c'est bien plutôt une scène, comme l'indique son champ sémantique lui-même : *avoir lieu, se produire, take place, tener lugar, etc.* Même lorsque s'y fixent durablement des éléments du passé, il y a une scénographie et des spectateurs pour les faire vivre. C'est pour mieux souligner l'apport scientifique des sept contributions de cet ouvrage que je souhaite l'achever en présentant le lieu comme un spectacle vivant où se mettent en scène des mobilités.

Les textes issus de la journée « Les lieux de mobilités en question » font en effet largement usage du vocabulaire du spectacle vivant : production, (re-)présentation, mise en scène, scènes de vie, fictions, « performance », acteurs, jeu, re-jouer, etc. Pour reprendre la référence à Henri Lefebvre faite en introduction de l'ouvrage, le lieu est une production et je serai tenté d'ajouter une production scénique. Ce qui s'y joue est à la fois un rapport complexe au passé et à l'ailleurs, aux histoires individuelles et collectives, un enchevêtrement de traces et d'influences toujours sans cesse sujettes à réinterprétations. Le lieu est la condition même de la singularité, plutôt que de l'authenticité, comme le que pensait Heidegger.

C'est aussi en hommage aux travaux de Matthieu Giroud, coorganisateur de la journée « les lieux de mobilité en question », que je choisis cet angle scénique pour aborder de façon critique la question des lieux et montrer que les lieux sont des scènes où le spectateur se leurre parfois sur l'identification des acteurs et des producteurs. En soulignant les apports de ses recherches sur les mobilités, je souhaite montrer dans cette conclusion que tous les lieux de mobilité ne se valent pas, de même que tous les spectacles ne se valent pas. Autrement dit, la mobilité n'est pas une valeur en soi. Le mérite des travaux de Matthieu Giroud est de nous dire ce qui fait la valeur d'un lieu : la possibilité de l'improvisation et du détournement et la mise en dialogue des lieux par la mobilité.

Le piège de l'enracinement, le tragique de l'immobilité

Un des tout premiers mérites d'entrevoir le lieu par les mobilités est de déjouer le piège heideggérien de l'enracinement. Les sept chapitres nous montrent chacun à leur manière, sous un aspect à chaque fois différent, que le *sense of place*, concept central de la géographie culturelle, n'est pas de l'ordre de l'authenticité ou de l'enracinement. Le géographe David Harvey (1996, pp. 314-315) avait d'ailleurs déjà critiqué cette association lieu-enracinement lorsqu'il écrivait dans *Justice, Nature and the Geography of difference* :

« Heidegger refuses to see mediated social relationships (via the market or any other medium) with others (things or people) as in any way expressive of any kind of authenticity. Indeed, mediated relationships of this sort are felt as threatening identity and any true sense of self, while anything which contributes to or smacks of rootlessness is rejected outright (does this explain his antagonism to the historical diaspora and rootlessness of the Jews?). Experience, furthermore, becomes

uncommunicable beyond certain bounds because authentic art and genuine esthetic sense can spring only out of strong rootedness in place »¹.

Dans cet ouvrage moins connu et plus touffu que d'autres, Harvey a voulu fonder une géographie de la différence à partir d'une réflexion sur la justice et la nature. Son parti pris y est justement de considérer le lieu dans la relation, en convoquant la réflexion de Leibniz sur le *genius locii* et la philosophie relationnelle de Whitehead, pour aboutir finalement à l'idée que c'est dans le lieu que s'ancre la différence à partir d'un tissu de relations complexes. Le lieu est ainsi pour Harvey singularité et différence en mouvement. Il peut de ce fait être investi par les sciences sociales les plus idiographiques, telles que l'ethnologie et la géographie, surtout culturelle. Il ravive le dialogue entre ces deux disciplines restées sœurs tout au long du XIXe siècle (Blanckaert, 2004). Ce dialogue se structure aujourd'hui à partir d'un horizon de références récurrentes (Augé, Berque, De Certeau, Debarbieux, Entrinkin, Mauss, Retaillé, Stock). Les chapitres de ce livre interrogent, discutent et critiquent les notions proposées par ces auteurs, plus particulièrement celle de *non-lieux* qui a rendu célèbre Marc Augé. Ils montrent que toute activité humaine fixée quelque part produit du sens, que ce soit le long d'une route, dans le décor totalement fake d'un Londres made in China.

Ces *non-lieux*, espaces de passage et d'attente où rien ne se fixe y sont remis en question, au nom du fait qu'ils sont, malgré leur mode de production, en réalité toujours habités. Mais il convient de ne pas oublier la création de formes récurrentes, matérielles, symboliques, de domination, qui produisent les lieux : la référence à l'anthropologie et à la sociologie est donc aussi nécessaire. C'est en partie le cas ici à travers l'évocation de Bourdieu et de Lefebvre. Il ne faudrait pas non plus oublier que les lieux ont un dedans et un dehors, que leurs marquages sociaux peuvent induire des murs, des frontières qui excluent, voire rejettent. Plus encore, ils peuvent naître de l'exclusion et de la mise à l'écart elle-même, comme les lieux d'enfermement. De Sangatte à Calais puis aux centres d'accueil et d'orientation, les migrations internationales produisent ainsi des lieux symboliques qui font l'objet d'une géopolitique de la mobilité des migrants par l'Etat français.

Il est donc des lieux où *se produisent* presque devant nos yeux des tragédies humaines. Justement, la dramaturgie d'un lieu naît souvent dans l'enfermement, dans l'immobilité. Mais avoir une approche critique du lieu ne consiste pas seulement à souligner cette immobilisation à et désigner, voire à dénoncer, les acteurs qui produisent ces dispositifs. Cela reviendrait en effet à considérer que tout lieu est aujourd'hui une superproduction du capitalisme mondialisé dont la scène se situe dans les lieux de consommation et les coulisses dans les lieux de relégation. Or, l'alternative à cette critique réductrice que proposait Matthieu Giroud, c'était de redonner leur place aux usagers des lieux : « il faudrait porter davantage attention aux usagers des lieux de la ville-marchandise, à l'observation fine de leurs pratiques, à l'analyse de leurs représentations et de leurs intentions », écrivait-il dans sa critique de l'ouvrage de Marc Berdet (2013) *Fantasmagories du capital. L'invention de la ville-marchandise* (Giroud, 2015). Dès lors, remettre la mobilité dans le lieu, c'est opérer un déplacement critique.

Des lieux mis en mouvement par une multiplicité de producteurs et d'acteurs

¹ Heidegger refuse de considérer les relations sociales médiatisées (à travers le marché ou tout autre médium) avec d'autres (choses ou personnes) comme l'expression, de quelque manière que ce soit, d'une quelconque authenticité. Ces relations médiatisées sont en effet perçues comme une menace pour l'identité ou pour tout sentiment véritable de soi, et tout ce qui contribue au déracinement ou en revêt l'aspect est complètement rejeté (n'y a-t-il pas là une explication de son hostilité envers le déracinement de la diaspora juive ?). L'expérience, qui plus est, devient incommunicable au-delà de certaines limites car l'art et le sentiment esthétique authentiques ne peuvent surgir autrement que par un fort enracinement dans un lieu.

Si l'on postule le mouvement à l'origine de la matière, le lieu est avant tout mouvement : de choses, d'idées et de personnes. Sa réalité s'imprime dans la pellicule d'un film plutôt que dans un scénario d'aménagement ou des « arrêts sur images ». Au chercheur de trouver les bons angles pour la rendre intelligible.

Il en découle une interrogation qui porte sur l'effet des politiques de valorisation et/ou de patrimonialisation observées dans certains lieux. Si les acteurs d'un projet patrimonial produisent des lieux vitrines qui ne s'offrent qu'à des usagers spectateurs, alors le risque est réel qu'un lieu se fige pour devenir un simple décor. La mobilité des visiteurs du lieu devient dès lors inopérante et ne produit plus rien. C'est ainsi que la contribution sur la patrimonialisation de « lieux de mobilité », RN7 et routes du Vercors, s'achève sur ce constat : « La place des habitants apparaît comme étant 'hors du cadre' des récits fondateurs ». La mobilité, quand elle se traduit par le cheminement de spectateurs de passage, est relativement peu encline à « produire le lieu ». Ce sont plutôt les « habitants », en apparence immobiles et dont la présence est régulière, qui parviennent à agir sur le lieu, même dans des hauts-lieux, tels ces sites profondément marqués par la présence touristique (vendeurs ambulants, mendiants, adeptes du prosélytisme, pétitionnaires, musiciens de rue, performers, jongleurs, saltimbanques, peintres, etc.).

Cette nécessité de tenir compte de la place des habitants dans la « production des lieux », en relation avec l'action d'opérateurs institutionnels avait été déjà mise en avant par Henri Lefebvre, lorsqu'il parlait de « production de l'espace ». Cet appel de Lefebvre a largement été écouté, comme les textes de ce livre l'illustrent. Partant de ce constat, il convient de dépasser une attitude purement formelle – ou pour l'exprimer différemment, une posture foucauldienne vidée de tout caractère empirique – qui consiste à critiquer le rôle des pouvoirs publics, plus particulièrement des Etats, et des opérateurs institutionnels privés, pour retrouver empiriquement, sur le terrain, la scène sur laquelle ces pouvoirs s'exercent tout en faisant ressortir les rôles des acteurs habitants comme producteurs de lieux.

C'est cette même préoccupation qui a amené Matthieu Giroud à poser, inspiré par des travaux anglo-saxons, la résistance comme l'un des modes de relation entre production institutionnelle des lieux et production par les habitants : « par la résistance, l'individu contribue à produire un lieu » (2007, p. 71). Résister, ce n'est pas seulement s'organiser, se mobiliser collectivement contre un projet d'aménagement ou d'urbanisme, c'est aussi perpétuer une routine qui contrevient aux usages attendus par les concepteurs de ce projet. L'habitant devient alors acteur sans le vouloir de la résistance.

Cette approche des lieux, qui conçoit de façon relationnelle leur production institutionnelle et leur production vernaculaire, n'est pas sans rappeler celle qu'avait des paysages le « paysagiste » américain John B. Jackson. Fin connaisseur des travaux de l'école classique de la géographie française et des travaux de Marc Bloch sur la constitution du paysage français (Besse, 2016), Jackson a opéré une distinction entre deux processus de production de paysage, celle entre paysage politique et paysage vernaculaire ou habité. Il écrivait ainsi (Jackson, 2003, pp. 113-114) :

« Ces deux paysages – le paysage politique et celui que, pour faire court, j'appelle le paysage habité –, dans la réalité, se rencontrent toujours ensemble. D'habitude, le paysage politique se situe sur une échelle plus vaste, plus majestueuse, il est davantage permanent et plus facilement repérable, tandis que le paysage habité a des chances d'être pauvre, petit et difficile à voir. Mais tous deux, à un degré ou à un autre, sont toujours présents, et c'est seulement quand nous les analysons abstraitement que nous sommes en mesure de les distinguer. Pourtant, ils diffèrent bel et bien, non seulement par l'aspect

ou par ce que, faute de mieux, j'appelle l'organisation spatiale, mais dans leur fonction profonde, et j'aimerais dire, à titre d'hypothèse, qu'alors que le paysage politique est délibérément créé pour permettre aux hommes de vivre dans une société juste, le paysage habité ne fait qu'évoluer au gré de nos tentatives pour vivre en termes harmonieux avec le monde naturel qui nous entoure ».

Selon cette perspective, le « droit à la ville » est à la fois une recherche de justice, mais aussi la recherche d'une qualité de vie. Fort de cette distinction, nous pouvons envisager le pouvoir transformateur des usagers habitants sous l'angle de leurs pratiques ordinaires, qui font d'eux des acteurs, voire des producteurs du lieu.

La mobilité n'est donc pas toujours un attribut pertinent pour comprendre la mise en mouvement d'un lieu. Il faut également de l'envisager du point de vue de la capacité d'action des habitants.

De la résistance à la normativité ou la possibilité d'un écart

Au cours de la dernière conversation que j'ai eue avec Matthieu Giroud, il me disait son enthousiasme à l'idée de donner un cours sur la place de l'internationale situationniste dans les études urbaines. Pour travailler la notion de résistance dans sa thèse, il a puisé dans celles de subversion et de détournement, deux notions-clés de l'internationale situationniste. Or, on connaît bien les relations ambiguës que les situationnistes ont entretenues avec Henri Lefebvre (Simay, 2008). Partant du constat de la mécanisation de la vie par l'urbanisme fonctionnaliste, ils se sont accordés pour introduire l'habitant dans la fabrication de la ville. De là les expériences foisonnantes proposées par les situationnistes, comme celles de la dérive, au fondement même de la psycho-géographie : « À l'opposé du flâneur et des surréalistes, qui déambulent au hasard, et des dadaïstes, qui recherchent le scandale, les situationnistes transforment cette pratique en une technique ou méthode d'étude d'aménagement de la ville en fonction d'un programme d'urbanisme et d'architecture. La dérive a donc une double nature : elle est un mode de vie caractérisé par un comportement ludique-constructif et une méthode de relevé de terrain afin d'identifier les espaces psycho-géographiques de la ville » (Vachon, 2005). Dans la dérive, le lieu est avant tout « unité d'ambiance » (Debord, 1956) et ce sont donc les sensations objectivées qui le définissent pour l'observateur.

Ces expériences, que les travaux de l'UMR Ambiances fondent scientifiquement, nourrissent encore aujourd'hui la littérature contemporaine, comme en témoigne l'ouvrage de Xavier Boissel (2012) *Paris est leurre*, dans lequel l'auteur est à la recherche d'un leurre géant imaginé durant la première guerre mondiale par l'état-major de l'armée française pour détourner de Paris les attaques aériennes de l'armée allemande. Les cartes psycho-géographiques sont déjà un détournement en soi de la cartographie officielle. Pour les situationnistes, comme pour Lefebvre, la place de l'artiste dans la ville est nécessaire pour subvertir les automatismes de la vie quotidienne, pour extraire les habitants de leur participation à la production capitaliste de la ville, à ce que Guy Debord appelait « la société du spectacle ». C'est ce spectacle que ce dernier a voulu détourner, comme l'ont fait les artistes à l'origine du *off* d'Avignon. Seulement, son refus de faire avec le réel l'a cantonné dans une attitude purement formelle de « participation totale », au contraire de Lefebvre qui a recherché les modalités d'appropriation par les habitants de leur espace habité.

Ce qui fait aussi la vertu d'un lieu, c'est sa capacité de subversion, autrement dit, sa tolérance à l'écart. Ceci nous renvoie à deux concepts nécessaires à la compréhension de la dynamique de production des lieux, celui de *norme* et celui d'*écart*. Selon la définition du philosophe Georges Canguilhem (1942-43, f. 16), « Une Norme ou une Règle, c'est la détermination d'un

mode de référence d'une Existence à une Exigence. », cette même existence évaluant la validité d'une activité normative et pouvant, le cas échéant, s'en écarter si celle-ci contrevient à son système de valeurs². A travers ce jugement de valeur, un individu peut faire valoir d'autres normes pour s'écarter d'une norme que l'on tenterait de lui imposer. C'est ce que Canguilhem a appelé *normativité*, la capacité de s'écarter d'une norme et donc de la transformer.

Appliqué aux lieux de mobilité, on en déduit qu'un lieu se fige lorsque la tolérance vis-à-vis des normes qui régulent son fonctionnement devient nulle. Pour reprendre le vocabulaire scénique, les acteurs doivent avoir du *jeu* par rapport au scénario. De là, nous rejoignons le concept d'*écart*, dont le philosophe et sinologue François Jullien (2012, pp. 35-36) a révélé le potentiel heuristique :

« *Faire un écart*, c'est sortir de la norme, procéder de façon incongrue, opérer quelque déplacement vis-à-vis de l'attendu et du convenu ; bref, briser le cadre imparti et se risquer ailleurs, parce que craignant, ici, de s'enliser. Par suite, tandis que la différence est un concept classificatoire – la différence est le maître-outil des nomenclatures et des typologies –, l'écart est un concept exploratoire. Si la différence est spécifiante, déterminante, l'écart, quant à lui, est inventif. A la différence de l'autre, c'est un concept *aventureux*. Or, c'est bien là la question qui se pose à nous aujourd'hui, à l'heure où le monde finit de se mondialiser et nous menace de son uniformisation : jusqu'où peuvent aller – se déployer – les écarts entre les cultures comme entre les pensées ».

Pour suivre son propos, je dirai que les lieux ne se classent pas, ne se comparent pas ; ils s'explorent. Ainsi, plutôt que d'étudier les lieux sous l'angle de la différence et de l'identité, comme le suggère David Harvey (1996), nous devrions les aborder sous l'angle de l'écart et donc y regarder la place qu'ils laissent à l'improvisation. Cet ouvrage nous offre deux cas en apparence totalement opposés de ces improvisations : d'un côté, le mouvement extrêmement codifié de la procession religieuse à Sartène où seul le spectateur lointain peut se livrer à quelque fantaisie ; de l'autre, le paradoxe utopique de Beneficio, qui apparaît d'abord comme un non-lieu, mais se révèle finalement comme un lieu en mouvement perpétuel, l'habitat éphémère empêchant toute norme de s'y fixer et tout écart de s'y produire ; le croit-on en tout cas, car les idéaux issus de la contre-culture hippie qui ont présidé à sa création présentent aussi une dimension normative. Dans ces deux cas extrêmes, l'écart n'a pas sa place, contrairement à ce qui se passe dans le quartier nouveau de *Thames Town*, dans la banlieue de Shanghai, conçu avec une vision très normative du mode de vie des futurs habitants, sur le modèle de la *gentry* anglaise. En effet, comme dans les villes nouvelles franciliennes, les habitants ont « déjoué » les plans des aménageurs en choisissant leur manière de vivre, en se donnant la possibilité d'improviser et en jouant un autre répertoire, celui de leur mobilité sociale.

Si nous raisonnons ici en termes d'*écart* et de *norme*, c'est pour mieux souligner la créativité qui s'exprime dans un lieu. La subversion produite par des habitants peut heurter les valeurs d'autres habitants d'un lieu, peut déranger l'action d'acteurs institutionnels notamment. Peu de contributions le soulignent, hormis celle sur Sartène, qui attribue à la procession une fonction cathartique de suspension des conflits violents qui opposent différents groupes dans la ville et ses alentours. Le lieu est aussi scénarisation de conflits passés et présents. Ainsi, la

² « pour autant que les normes ne donnent pas automatiquement l'accommodation souhaitée du donné au visé ou de l'existence à l'exigence – et ceci ressortit nécessairement à leur fonction de norme qui est d'unifier ou d'harmoniser une opposition – le doute sur la valeur des normes est inévitable. C'est ce doute sur la valeur qui libère la valeur de son incorporation à la norme. » (Canguilhem, 1942-43, ff.16-17)

mobilité dans le lieu ne vaut que si elle opère un déplacement normatif dans le lieu, que si elle le met en mouvement par l'*écart*.

Considérer les entre-lieux

Or, ce mouvement est réalisé par les habitants eux-mêmes. Les habitants font souvent évoluer un lieu parce qu'ils créent des liens entre les différents lieux qui peuplent leur existence et, de ce fait, font dialoguer plusieurs systèmes normatifs. Matthieu Giroud portait une attention particulière à ces relations à partir de la résistance des habitants inscrits dans le système de lieux qu'ils pratiquent. Cette notion de *système de lieux*, qu'il a mobilisée en travaillant avec Françoise Dureau, est extrêmement utile pour ne pas enfermer les habitants dans un lieu (Dureau et Giroud, 2014). La plurilocalité dans le lieu nous porterait à envisager le lieu de mobilité non pas comme une scène théâtrale, mais plutôt comme une scène filmique où, d'un plan à l'autre, l'artifice du cinéma rend possible le changement d'époque et d'ambiance.

Cet ouvrage fournit encore plusieurs exemples éclairants de dynamiques locales engendrées par des mobilités. L'observation d'un lieu à partir de la circulation d'individus et de groupes mobiles entre plusieurs donne une vue originale sur la production translocale de certains lieux. L'ancrage de communautés migrantes, comme les Hindous, les Sahraouis et même les séjours des jeunes catholiques en Asie, contribuent à produire des marquages locaux qui peuvent présenter une grande visibilité. La construction et le fonctionnement de lieux dans le lieu que sont les temples hindous implantés dans des quartiers d'élection des villes de la diaspora en Amérique du Nord, engendrent de la circulation d'architectes, de prêtres, de visiteurs qui contribuent à produire une ambiance dans le quartier, au-delà de l'enceinte du temple. La circulation des jeunes religieux catholiques en Asie est une illustration de ce que peut produire l'échange, en l'occurrence ici spirituel, dans les lieux. Leur « recharge » spirituelle en terre exotique peut par la suite être réinvestie dans d'autres lieux faisant ainsi rayonner les lieux par la circulation. La production de lieu occasionnée par les séjours saisonniers de travailleurs sahraouis est beaucoup plus incertaine et précaire. Peuplant des squats en région bordelaise, elle se développe dans des espaces délaissés, des interstices.

La présence d'interstices nous porte à accorder de l'importance à ce que je serai tenté d'appeler les *entre-lieux*, tantôt arrière-scènes, tantôt coulisses des lieux produits. Pour ne pas oublier que la production de lieux est susceptible d'exclure, de mettre à l'écart, je reviens ici à la dérive des situationnistes. Considérer ces *entre-lieux*, c'est faire l'expérience par la mobilité de ce qui sépare les lieux, d'envisager leurs ouvertures, leurs frontières, les zones de repli et de relégation, les creux, les vides, les friches. L'écrivain Philippe Vasset (2007) a exploré les blancs qu'il a identifiés sur les cartes IGN de l'agglomération parisienne. A l'occasion de cette expérience artistique, il a produit une géographie alternative.

Ces *entre-lieux* peuvent ainsi être à la fois des espaces relationnels connectés par la mobilité des individus, des espaces qui mettent à distance des lieux les uns des autres et des rejets des lieux eux-mêmes. Ce concept peut être fécond s'il est associé à celui d'*écart*, c'est ce qu'a fait François Jullien dans sa leçon inaugurale de la Chaire d'alterité, pour envisager la production politique de lieux comme production de « commun ». Car un lieu ne peut se concevoir isolé, dans sa singularité, au risque de nier sa dimension politique. Celle-ci n'existe que dans la connexion à d'autres lieux qui forment ensemble un territoire. Pour Jullien (2012, pp. 67-68) :

« Si j'écoute ce qui me revient de la bouche des architectes et des urbanistes, comment concevoir aujourd'hui, par exemple, le « Grand Paris », si ce n'est en activant un tel « entre » qui fait « tenir » et cohabiter ? Non plus seulement penser la ville à partir de ses places et de ses monuments ; non plus

seulement la penser en termes de centre et de périphérie, donc toujours en termes de « lieux », ceux de la ville et de ce qui s'en trouve banni dans sa « banlieue » [...] Non, si l'on veut qu'un Grand Paris « tienne », il ne suffira pas de reporter sa frontière au-delà et d'en étendre plus loin la limite, mais il faudra nécessairement activer cet « entre », entre les anciens villages et les vieux quartiers, cet *entre* vague, comme on dirait terrain « vague », ne possédant rien de propre, donc n'attirant pas l'attention et même passant inaperçu – mais qui seul peut mettre en tension cette agglomération nouvelle et la faire *tenir ensemble* : l'« entre-tenir » ».

Cette proposition nous invite donc à penser le jeu *entre* les lieux. Qu'il s'agisse de travailler sur la présence d'un groupe dans un lieu, sur les effets locaux d'un projet d'aménagement, sur des événements culturels, culturels et sportifs, une réflexion géopolitique à une échelle plus large est nécessaire. Chercher le jeu d'acteurs en s'extrayant de la scène, visiter les coulisses, démonter le décor, déconstruire le scénario

- BERDET Marc, 2013, *Fantasmagories du capital : l'invention de la ville-marchandise*. Paris, Zones, 264 p.
- BESSE Jean-Marc, 2016, « La géographie et le paysage ordinaire ». *L'Espace géographique*, vol. 45, n°3, pp. 193-194.
- BLANCKAERT Claude, 2004, « Géographie et anthropologie : une rencontre nécessaire (xviiiie-xixe siècle) », *Ethnologie française*. Vol. 34, n°4, pp. 661-669.
- BOISSEL Xavier, 2012, *Paris est un leurre : la véritable histoire du faux Paris*, Paris, Éditions Inculc; 2012, 101 p.
- CANGUILHEM Georges, 1942-43, « Les normes et le normal », *Cours à Strasbourg et Clermont-Ferrand*, CAPHÉS, archives GC 11.2, 138 f.
- DUREAU Françoise, GIROUD Matthieu, 2014, « La dynamique biographique des lieux de la circulation : une « affaire de famille » ? », in Imbert C. (coord.), Dureau F., Dubucs H., Giroud M., *D'une métropole à l'autre. Pratiques urbaines et circulations dans l'espace européen*, Paris, Armand Colin Recherches, pp. 333-379.
- GIROUD Matthieu, 2007, *Résister en habitant ? Renouvellement urbain et continuités populaires en centre ancien (Berriat Saint-Bruno à Grenoble et Alcântara à Lisbonne)*, Université de Poitiers, Thèse de doctorat en géographie, 518 p.
- GIROUD Matthieu, 2015, « Les rêves urbains du capitalisme. Recension de l'ouvrage de Marc Berdet *Fantasmagories du capital : l'invention de la ville-marchandise* », *Métropolitiques* <http://www.metropolitiques.eu/Les-reves-urbains-du-capitalisme.html>
- HARVEY David, 1996, *Justice, Nature and the Geography of difference*, Oxford, Blackwell Publishers, 468 p.
- JACKSON John Brinckerhof, 2003, *A la Découverte du paysage vernaculaire. Essai traduit de l'américain par Xavier Carrière*, Paris, Actes Suds/ENSP, 278 p
- JULLIEN F., 2012, *L'écart et l'entre. Leçon inaugurale de la Chaire sur l'altérité*, Paris, Galilée, 90 p.
- SIMAY Philippe, 2008, « Une autre ville pour une autre vie. Henri Lefebvre et les situationnistes », *Métropoles* <http://metropoles.revues.org/2902>
- VACHON Marc, 2005, « Les multiples facettes de la dérive urbaine », *ESSE*, n°48 <http://esse.ca/fr/dossier-les-multiples-facettes-de-la-derive-urbaine>
- VASSET Philippe, 2007, *Un livre blanc : récit avec cartes*, Paris, Fayard, 135 p.